

SESSION 2016

**AGRÉGATION
CONCOURS INTERNE
ET CAER**

Section : PHILOSOPHIE

EXPLICATION DE TEXTE

Durée : 6 heures 30

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

Le candidat a le choix entre les deux textes suivants :

Texte 1

La *croyance religieuse pure* est à la vérité celle qui, seule, peut fonder une Église universelle ; parce qu'elle est une simple croyance de la raison, qui peut être communiquée à la conviction de tout un chacun ; alors qu'une croyance historique, simplement fondée sur des faits, ne peut étendre son influence plus loin que là où les informations qui concernent la faculté de juger de sa crédibilité peuvent atteindre selon les circonstances de temps et de lieu. Cependant une faiblesse particulière de la nature humaine fait qu'il n'est jamais possible de compter sur cette croyance pure autant qu'elle le mérite assurément, c'est-à-dire de fonder sur elle seule une Église.

Les hommes, conscients de leur impuissance dans la connaissance des choses suprasensibles, même s'ils rendent sans doute à cette croyance (en tant qu'elle doit être pour eux convaincante universellement) tout honneur qui lui est dû, ne sont pourtant pas faciles à convaincre de ceci, que l'application constante à une conduite de vie moralement bonne est tout ce que Dieu exige des hommes pour qu'ils soient en son royaume des sujets qui lui plaisent. Ils ne peuvent aisément se représenter leur obligation autrement que comme un *service* qu'ils doivent rendre à Dieu ; où ce n'est pas tant la valeur morale intérieure des actions qui importe que, bien plutôt, le fait qu'elles soient accomplies pour Dieu, en vue, si indifférentes moralement qu'elles puissent être en elles-mêmes, de plaire à Dieu du moins, cependant, par une obéissance passive. Qu'en remplissant leurs devoirs envers les hommes (eux-mêmes et les autres), ils exécutent aussi précisément par là les commandements divins, qu'ainsi dans tous leurs faits et gestes, pour autant qu'ils concernent l'éthique, ils soient *constamment au service de Dieu* , et qu'il soit aussi absolument impossible de servir Dieu de plus près d'une autre façon (parce qu'ils ne peuvent agir et avoir de l'influence sur aucun être que les seuls êtres du monde, mais non pas sur Dieu), voilà qui ne veut pas entrer dans leur tête. Parce que tout grand seigneur dans le monde a un besoin particulier d'être *honoré* par ses sujets et *glorifié* par des marques de soumission, sans quoi il ne peut attendre autant de docilité devant ses ordres qu'il lui en faut sans doute pour pouvoir les dominer, et que du reste l'homme, si raisonnable qu'il puisse être, trouve pourtant toujours une satisfaction immédiate aux marques d'honneur, on traite le devoir, pour autant qu'il est en même temps commandement divin, comme l'exercice d'une *affaire* intéressant Dieu, non pas l'homme, et ainsi naît le concept d'une religion *du service divin* , au lieu du concept d'une religion morale pure.

Immanuel Kant, *La Religion dans les limites de la simple raison* , III, 1, V, traduction originale.

Texte 2

Mais que peut-on chercher sous la pensée d'autre que de la conscience ? Quelle est enfin cette pensée recherchée — ni assimilation de l'Autre au Même, ni intégration de l'Autre au Même — et qui ne ramènerait pas tout transcendant à l'immanence et ne compromettrait pas la transcendance en la comprenant ? Il y faudrait une pensée qui ne soit plus bâtie comme relation : de pensant au pensé, dans la domination du pensé, une pensée non astreinte à la rigoureuse correspondance entre noèse et noème, non astreinte à l'adéquation du visible égalant la visée à laquelle il aurait à répondre dans l'intuition de la vérité ; il y faudrait une pensée où ne serait plus légitime la métaphore même de *vision* et de *visée* ?

Exigence impossible ! À moins qu'à ces exigences ne fasse écho ce que Descartes appelait l'idée de l'infini en nous — pensant au-delà de ce qu'elle est à même de contenir, dans sa finitude de *cogito*.

L'idée de l'Infini — dût-elle n'être nommée, reconnue et, en quelque façon, opératoire qu'à partir de sa signification et de son usage mathématique — conserve pour la réflexion le nœud paradoxal qui déjà se noue dans la révélation religieuse. Celle-ci, liée d'emblée dans sa *concrétude* à des obligations envers les humains — idée de Dieu comme amour du prochain — est « connaissance » d'un Dieu qui, s'offrant dans cette « ouverture », demeurerait aussi absolument autre ou transcendant.

La religion ne serait-elle pas le concours originaire de circonstances — qui ne doit pas être pour autant jugé contingent — où l'infini vient à l'idée dans son ambiguïté de vérité et de mystère ? Mais est-il sûr dès lors que la venue de l'infini à l'idée soit un fait de *connaissance*, la manifestation dont l'essence consisterait à établir — ou à rétablir — l'ordre de l'immanence ? Est-il sûr surtout — comme tend à l'admettre un certain consensus et peut-être une vénérable tradition — que l'immanence soit *la grâce suprême de l'énergie spirituelle*, que la révélation d'un Dieu soit un *dévoilement* et s'achève dans l'*adéquation de la vérité*, dans la prise que le pensant exerce sur le pensé et ainsi, que le sens ou l'intelligibilité soit, au sens étymologique du terme, une économie, celle d'une maison, d'un chez soi, d'un certain investir, du saisir, du posséder, de se satisfaire et de jouir ?

Emmanuel Levinas, *Transcendance et intelligibilité*, Genève, Labor et Fides, 1984, p. 21-23.